

HOMMES ET ANIMAUX

l'histoire d'un long voyage

une exposition
de Michel Narbonne
du 20 décembre 2016
au 10 février 2017

Mairie du 2^e arrondissement, 8 rue de la Banque, Paris

UNE LONGUE HISTOIRE

***Hommes et animaux,
une très longue histoire commune
commencée il y a quelque deux millions d'années,
depuis qu'Homo erectus
s'est redressé au milieu de la savane africaine.***

Pour moi, comme pour beaucoup d'autres - y compris en milieu urbain - cette proximité avec l'animal a débuté dès l'enfance, avec les livres illustrés, les contes et les comptines, les peluches, les récits d'aventure et, par chance, des chats plus ou moins « domestiques ».



Cette relation s'est poursuivie avec la découverte de l'anthropologie et de l'histoire, de la philosophie, des sciences naturelles, de l'écologie et de l'éthologie.

*Ça a donné un livre : **Philosophie zoologique, une autre histoire de l'humanité** (Scup, 2015) et aujourd'hui cette exposition en 25 tableaux.*

*Pour plus d'informations, je vous donne rendez-vous **mardi 24 janvier** 2017 pour une conférence-débat.*

Remerciements à M. Jacques Boutault, maire du 2e arrondissement de Paris, et à Michel Lebailly pour la réalisation.

Michel Narbonne

PEUR, ENVIE, FASCINATION, GOURMANDISE...

Dès la préhistoire la relation entre hommes et bêtes pose la question de notre propre identité, de la frontière entre eux et nous. Cette relation commence par des affects: peur, envie, fascination, gourmandise...

Mais l'animal n'est pas simplement ce qui peut nous menacer ou nous nourrir, il hante surtout notre imaginaire. Ainsi, la barrière qui est censée séparer l'homme de l'animal va prendre diverses formes et varier selon le temps et le lieu.

Un premier temps, « primitif » : la frontière est à peine esquissée, l'homme fait encore partie de la grande famille zoologique, quand ses relations avec les bêtes sont des relations entre égaux.

À partir du néolithique le fossé commence à se creuser. L'exploitation de l'animal par l'homme lui fait changer de statut et appauvrit le regard que l'humain porte à la bête. À de rares exceptions près (chasseurs-cueilleurs, Égypte, Inde), l'histoire des cultures humaines fait de l'animal un simple *figurant*: théologique dans l'Antiquité (quand la bête est sacrifiée en l'honneur des dieux), philosophique par la suite (quand on se demande si la bête a une âme ou non). Finalement, c'est dans le champ littéraire qu'un retour vers l'animal va s'opérer à l'âge romantique, puis grâce au développement des sciences (évolutionnisme, écologie, éthologie).

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui cherchent à « renouer le contact » : végétarisme militant, lutte contre la tauromachie ou la vivisection... Les débats sont parfois virulents, sur fond du sentiment d'un *paradis perdu*.



La création des animaux selon la Genèse biblique, Adam est chargé de les nommer, Bruges, 15e s.

Comme le chien,
le cochon et le rat,
Homo erectus
est "opportuniste"



MHN, photo CV

L'homme, un singe carnivore ?

Aux commencements, comme le chien, le cochon et le rat, *Homo erectus* est opportuniste, grand facteur d'adaptation à l'environnement; omnivore, il mange de tout. D'abord cueilleur et charognard, il devient *maître du feu*, et la viande devient une gourmandise, qui engage une véritable organisation sociale basée sur la chasse. L'animal, avec qui on partage un fragile destin, devient pourvoyeur de viande, de protéine; il devient aussi objet de festin, produit désirable.

LES BÊTES FONT PEUR...

Au début l'homme est en proie à des attaques directes de la part du monde animal : fauves, bêtes blessées ou menacées, pléthore d'insectes qui empoisonnent et inoculent... Toutes ces peurs prennent les formes les plus variées : peur du massif, du carnassier, du rampant, du véloce, de la meute, du solitaire, du diurne, du nocturne, de la morsure, de l'avalement, du dissimulé, du proliférant...

peur du massif,
du carnassier,
du rampant,
du véloce,
de la meute,
du solitaire,
du diurne,
du nocturne,
de la morsure,
de l'avalement,
du dissimulé,
du proliférant...



L'homme préhistorique
et ses rivaux

Le loup, MNHN, photo CV

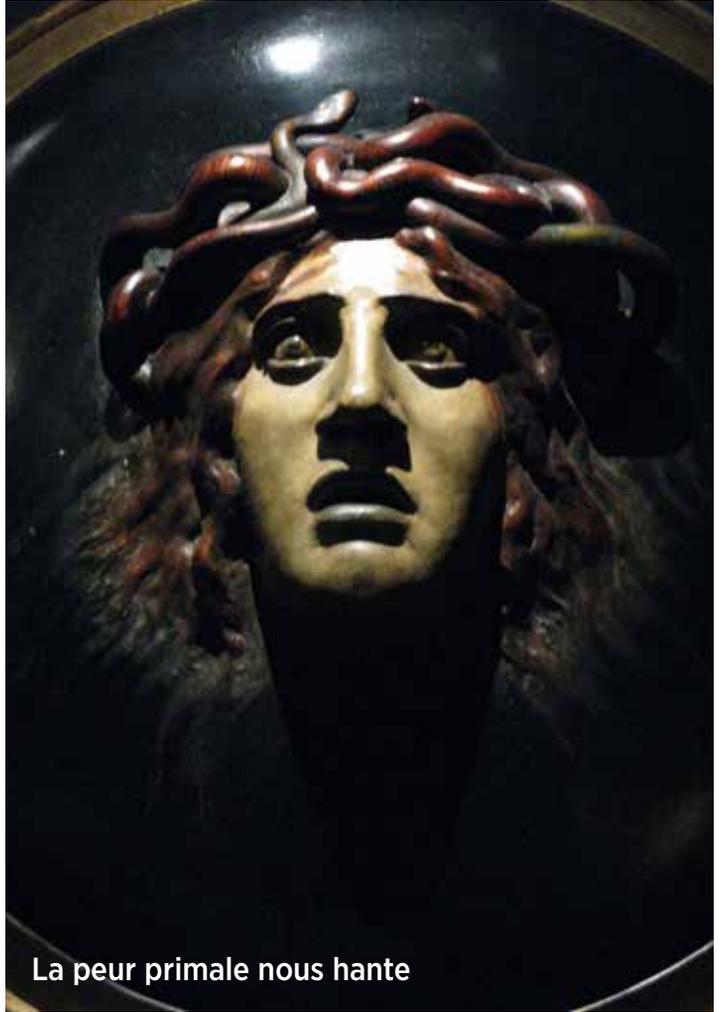
Dans l'hémisphère nord, *Neanderthal* et *Sapiens sapiens* ont de sérieux concurrents ; dans les forêts ou dans les grottes, loups, ours et tigres des cavernes partagent avec l'homme les mêmes territoires



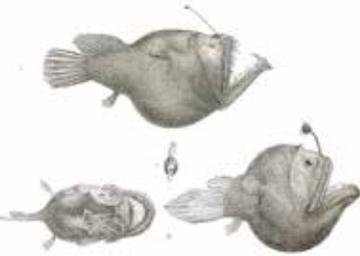
La hyène, MNHN, photo CV

L'ours, MNP, Les Eyzies

Par la suite, au Moyen Âge, l'homme continuera à se méfier des espèces qui échappent à son contrôle visuel; il en est ainsi des animaux nocturnes ou ceux qui vivent dans les marécages.



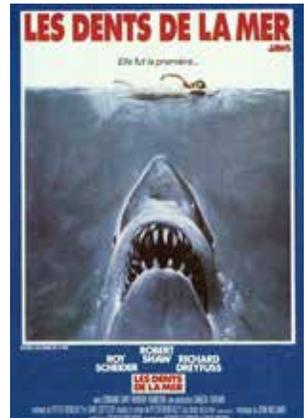
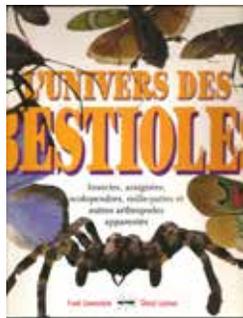
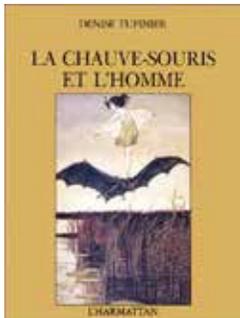
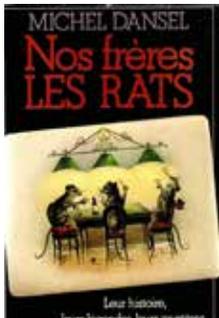
La peur primale nous hante



Dans les abysses, expédition du Challenger, fin XIX*

Arnold Böcklin, Méduse, bouclier, v. 1887, musée d'Orsay, photo CV

Aujourd'hui encore, les *zoophobies* envahissent nos cauchemars les plus récurrents.

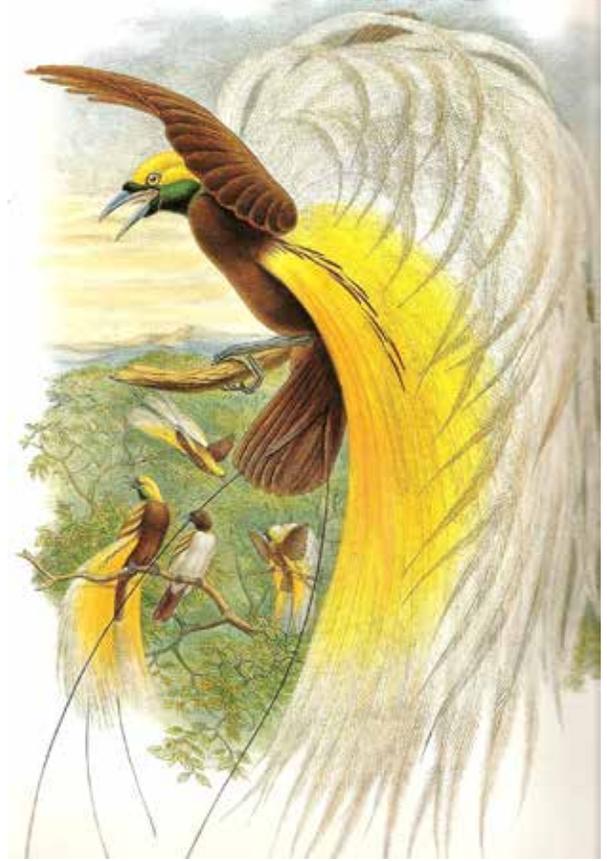


...MAIS ON LES ADMIRE

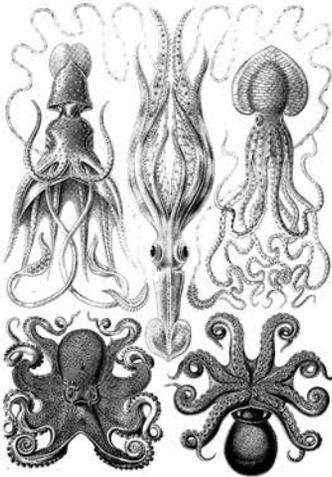
Parallèlement, certaines espèces restent l'objet d'une grande admiration: pour leur vélocité, leur puissance, la beauté des formes, des couleurs et du mouvement.

Nous sommes au paléolithique supérieur (à la grotte Chauvet par exemple, il y a 40 000 ans). Une des premières expressions artistiques des hommes sublime véritablement certaines espèces animales: bisons, chevaux, lions, mammouths...

Ces êtres vivants nous amènent à accepter l'idée que ces grottes ornées étaient de véritables sanctuaires: éphémères (lors de *pratiques chamaniques*) ou durables (pour les *initiations*).



Découverte du paradisier en Nouvelle-Guinée par Wallace, fin 19 e.



L'histoire naturelle,
c'est d'abord de l'émerveillement



Carnaval des animaux, copie de Lascaux au MNHN, photo CV

L'ÉCOLOGIE PRIMITIVE

Depuis un siècle, les ethnologues nous ont appris à connaître le mode de vie de certaines populations restées en marge de la « civilisation » dominante : nomades ou sédentaires, pasteurs ou chasseurs-cueilleurs, elles entretiennent avec l'animal une sorte d' « amitié » (au sens de respect, d'échange, de proximité physique ou mentale) avec certaines espèces.

Cette relation intime ou simplement symbolique s'insère dans une philosophie que nous nommerons *écologie primitive*.

Le maintien des équilibres naturels

On pense au système naturaliste suivi par les Bouriates de Sibérie, dans lequel le *chamane* a pour fonction d'aider au maintien d'un équilibre de corps et d'âme entre la forêt et sa propre tribu.

Si l'équilibre a été rompu par un chasseur indélicat par exemple (qui aurait négligé l'échange symbolique nécessaire : don d'objet ou exécution d'un rite), le rôle du chamane consiste à rétablir le lien avec les grands Esprits qui veillent à l'équilibre de la biodiversité.



Hommes de Dniepr, gravé des Trois-Frères en France (1864 H. Denis), in *Muséum Antiquaire*, novembre 1981.

Dès la préhistoire, c'est la représentation animale qui permet de communiquer avec le divin

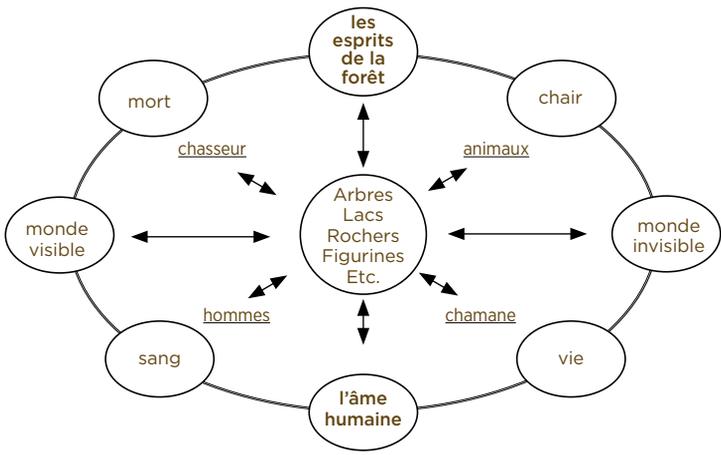


« entre en contact avec les "esprits", ceux qui communièrent aux animaux, l'esprit des animaux eux-mêmes. »

Chamanes de Sibérie et d'Afrique du Sud



(d'après N. Witsen, 1705).



Modèle naturaliste des Bouriates (d'après *La Chasse à l'âme*, de Roberte Hamayon, étude réalisée en Bouriatie, Sibérie orientale)



En Amazonie, cette femme Yanomamie allaite son fils et un jeune singe (in *L'Histoire*, 2009)



LES ANIMAUX SONT NOS TOTEMS ET NOUS PROTÈGENT

Dans un certain nombre de régions du monde (Sibérie, Amazonie, Amérique du Nord, Afrique Noire, Australie, zone arctique), ce sont souvent des espèces animales qui s'imposent comme figures *totémiques* (donc symboliques) : ancêtres Ours, Lions, Serpents, Baleines..., et parfois des espèces moins « impressionnantes » (oiseaux, insectes, castors...), il convient de garder d'excellentes relations avec ceux qui peuvent protéger ou punir : par le climat, la maladie des hommes et du bétail ou des naissances insuffisantes.



Coiffe Tlinglit, ours-oiseau, Alaska, 19e s. (musée Branly, photo CV)

Totem signifie « ma famille » et implique des comportements spécifiques, en particulier des interdits alimentaires ou sexuels. Ainsi, également, le clan du poisson ne doit pas construire des barrages de pêches; le clan de l'ours s'interdira de grimper aux arbres; le port d'une plume dans la chevelure est interdit au clan des aigles...

Totems, emblèmes et logos

Aujourd'hui, on retrouve encore les emblèmes nationaux comme le coq gaulois, le kiwi néo-zélandais ou les marques dont les logos sont des crocodiles ou des jaguars par exemple.



Protection de Babylone, voie processionnaire, (Louvre) et porte d'Ishtar (musée de Berlin)

LA CATASTROPHE NEOLITHIQUE



Avec les fauves, on exhibe la domination, XVII^e s.

Si l'on tente d'adopter le point de vue de l'animal, la révolution néolithique fut en réalité une véritable *catastrophe*. Au cours d'un lent processus de contrôle et d'exploitation (à partir de -8000 environ), l'animal devient objet de production (lait, laine...), esclave au travail ou réserve alimentaire. Cette domestication peut prendre plusieurs formes relevant de deux catégories distinctes :

L'apprivoisement

Il consiste à diminuer la distance entre l'homme et l'animal avec patience, douceur et partage alimentaire.

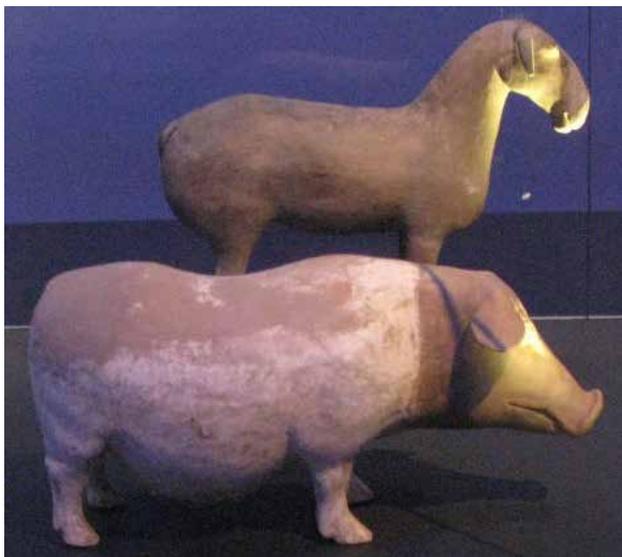
Il peut prendre la forme du *domptage* où il s'agit de contrôler et de soumettre la bête ou du *dressage*, considéré comme un mode d'éducation ayant pour but l'obéissance au maître.

L'élevage

comme exploitation planifiée de l'animal et, à partir du XX^e s., pour « fabriquer de l'animal », par les sélections et manipulations génétiques.

Ainsi, comme productrice de matière première (viande), la bête est considérée comme une chose morte; mais comme force de travail, elle est aussi productrice d'énergie; enfin, transportant les hommes et les marchandises, elle devient également machine de guerre ou de chantier.

L'homme n'a donc pas choisi des modifications qui seraient favorables au bien être de l'animal, mais celles qui lui plaisent ou lui sont utiles; l'animal n'est plus dès lors le compagnon des origines qu'il était, mais un moyen mis à la disposition de l'homme pour servir sa volonté.



L'élevage traditionnel, Chine des Han, musée Guimet, photo MN

la grande domination



Les bovins sont la force de travail par excellence, Ninive (VII^e s. av. J-C), musée du Louvre

DES FIGURES SACRÉES



L'assemblée des dieux anthropozoomorphes, photo MN

Tête humaine sur un corps animal ou tête animale posée sur un corps humain, l'Égypte ose les dieux zoomorphes.

Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls et ce système de représentation symbolique est aussi présent dans le contexte animiste (masques, sta-

tues..). Mais ici, dans la vallée du Nil, tout autour du fleuve sacré, animaux et figures zoomorphes s'invitent et s'inventent partout, essentiellement porteurs de bienveillance.

Contrairement à ce qu'on a cru, les Égyptiens n'étaient pas « zoolâtres » ; ils considéraient simplement

que les animaux étaient les plus aptes à représenter toutes les figures imaginables du divin.

Les dieux *anthropozoomorphes* veillent ainsi à la bonne marche de la nature et de la vie, à l'ordre politique (pharaon) et symbolique (écriture) et finalement au cycle de la mort et de la renaissance.

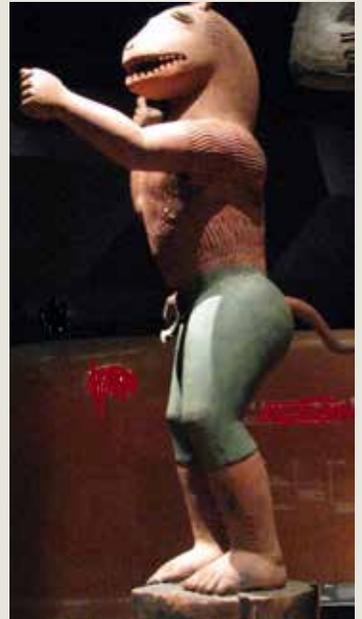
La bête nous aide à appréhender le divin



Quetzalcoatl, dieu mexicain anthropozoomorphe



Ganesh, dieu hindou, Madurai



Anthropozoomorphe, roi Glèlè (Fon) en hommelon, Bénin, 19e s. (musée Branly, photo CV)

LES MESSAGERS DU DIVIN

L'hindouisme reprendra pour sa part ces grands attributs du divin, mais la présence de l'animal dans la représentation des dieux se fera sous la forme de *montures divines*. Les dieux indiens ont en effet des montures symboliques (*vahanas*) :

Hamsa, le cygne-oie qui accompagne Brahma, Créateur Cosmique ;

Garuda, oiseau solaire et monture de Vishnu, Grand Protecteur ;

Nandi, le taureau qui transporte Shiva Le Destructeur ;

Airavata, l'éléphant blanc d'Indra, Maître du Feu...

Quant au Bienveillant **Ganesh à tête d'éléphant**, le voilà perché sur un rat minuscule. Par ailleurs, quand le monde est attaqué, Vishnu « descend » sous forme d'*avatars*, dont **le poisson géant Matsya, la tortue Koma, le sanglier Varaha et l'homme-lion Narasimha**. On le voit, outre la fameuse Vache sacrée, les animaux sont partout dans l'univers mythologique indien, à l'instar de l'Égypte ancienne.

On connaît aussi la célèbre philosophie jaïn, qui confère à la vie et aux réincarnations une valeur sacrée, particulièrement les quatre grands genres que sont les humains, les animaux terrestres, les oiseaux et les insectes. « *Toute vie, disent les jaïns, dépend des autres par assistance mutuelle et interdépendance* ».



En Inde, les montures animales ont la même fonction que le masque zoomorphe en Égypte, elles indiquent un attribut du dieu



Les figures animales dans les hiéroglyphes, signes divins, photo MN



Pictogrammes et idéogrammes chinois, époque Shang, XVIII^e-XII^e s. av. J-C (relevés Chen Zhao-fu)

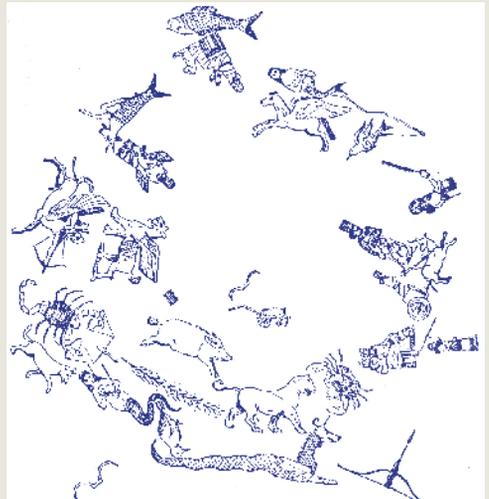
De nombreux systèmes astrologiques intègrent des animaux dans l'écriture céleste



Bologne, XIII^e s.



Zodiaque égyptien



Zodiaque babylonien

DES AVATARS MOMIFIÉS...



En Égypte comme en Inde, si l'on ne constate en général nulle zoolâtrie (contrairement à ce qu'avait imaginé Hérodote), l'animal peut être considéré comme l'*avatar* incarné du dieu qu'il symbolise. À l'époque tardive en effet, des lions étaient protégés à Leontopolis, des Crocodiles à Crocodilopolis, etc.

Ce n'était pas parfois sans poser des problèmes entre communautés : sur l'île Éléphantine, on s'en prit aux Hébreux mangeurs de mouton (*avatar* de Khnoum) ; et en guise de représailles contre ceux de Cynopolis qui

mangeaient du poisson, ceux de Oxyrhynchopolis se mirent à rôti du chien.

Certaines espèces sont privilégiées, parfois pour des raisons pragmatiques : le chat en Égypte (déesse Bastet) qui protégeait les récoltes contre les rongeurs et les serpents ; ou la vache en Inde (adorée par Krishna lui-même) parce qu'elle donne son lait.

À leur mort, en Inde, certains animaux seront incinérés, alors qu'en Égypte ils pourront être momifiés, à l'instar des humains.



Momie de chien. Animal psychopompe, guide des âmes des morts (musée du Caire)

Nombreux sites de momies animales ont été refermés pour éviter les pillages



Comme des humains

"Ces qui furent enterrés ainsi, dans des sacs psychopompes, serpents, poissons, vache et serpent..."
(Livre des Morts, chapitre 134).



Enterrés, en fait, dans des sacs... on a retrouvé des traces de chats, moutons, ânes, beaucoup également dans les sépultures des locomotives à vapeur ou dans les "sépultures séculaires" bébécariennes.
(Musée du Louvre, Musée de Leontopolis)



Ce chat a été momifié d'une manière particulière.

...Mais pas de crocodile dans ce sépulchre que le chat.

...ET PARFOIS SACRIFIÉS

Dans la société ancienne, la mise à mort d'un animal n'est pas un acte innocent ; déjà, dans certaines cultures (mais pas toutes), le chasseur pouvait demander pardon à la bête qu'il avait tuée, en fredonnant une litanie par exemple ; parfois il pouvait s'adresser à l'Esprit supérieur, par une offrande ou un don quelconque.

Arrivé à bon port après le déluge, c'est encore ce que fait Noé : sacrifier des animaux pour remercier Dieu. La Grèce antique est sur ce point un véritable paradoxe : alors qu'on l'imagine scientifique et philosophe (donc

rationnelle), la peur superstitieuse des dieux la conduit à pratiquer dans les temples une véritable « cuisine du sacrifice ».

Deux écoles philosophiques seront ainsi considérées comme dangereuses pour l'équilibre politico-religieux : les pythagoriciens d'un côté, authentiques végétariens, et de l'autre les dionysiens, mangeurs rituels de chair crue.

Dans l'antiquité sacrificielle, l'Égypte ancienne fait figure d'originalité : les sacrifices des animaux y sont très

rare, ceux-ci ayant le privilège d'être plutôt du côté du divin.

À partir du néolithique, on voit que l'animal sert à beaucoup de choses, comme matière première ou force de travail ; par le sacrifice, il sert aussi de nourriture aux dieux. Les Anciens mexicains, pour leur part, préfèrent offrir le sang humain.

Finalement, au VI^e s. av. J.-C., on voit apparaître un certain nombre de réformateurs religieux, dont Bouddha ou Zoroastre : pour eux, Dieu n'a que faire de ces sacrifices.

pour les dieux



En remerciement à Dieu, Noé procède aux sacrifices rituels, Athanase Kircher, 1675



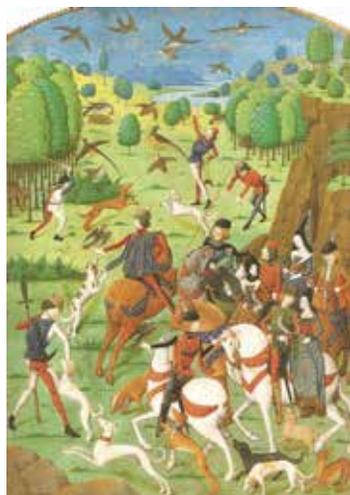
Pays de la philosophie et de la science, la Grèce antique n'en pratique pas moins de nombreux sacrifices d'animaux dans sa communication avec le divin

pour les jeux



Rome: le massacre d'animaux puissants et exotiques participait du prestige impérial

Chasse aux chiens et faucons, Rouen XV^e s.



pour la guerre



Horse Memorial, Afrique du Sud (chevaux tombés pendant la Seconde Guerre des Boers)

ANTHROPOMORPHISMES

En général, lorsque l'homme prétend parler des animaux, il ne parle que de lui-même. Pure désignation symbolique, théologique ou morale dans les *Bestiaires* du Moyen Âge, figure caricaturale de l'homme dans une perspective psycho-physiologique, les animaux en sont venus depuis longtemps à penser, agir et dialoguer comme des hommes dans nos *mythes* et *fables*. Si La Fontaine est en France l'auteur le plus populaire d'un genre étonnement riche et universel, ce glissement analogique est monnaie courante dès l'Antiquité et s'inscrit dans le langage même : ainsi, on sera « *malin comme un singe* » ou « *têtu comme une mule* », etc.

Si les mythes amérindiens racontent un temps légendaire et les fables souhaitent enseigner la morale sur un ton accessible au plus grand nombre, la *physiognomonie* est un aboutissement « anthropocentrique », en se présentant comme une véritable science des caractères humains à travers les traits « animaux » de certains visages ; Goethe et Balzac y puiseront une partie de leur inspiration, et les caricaturistes et dessinateurs à leur tour.

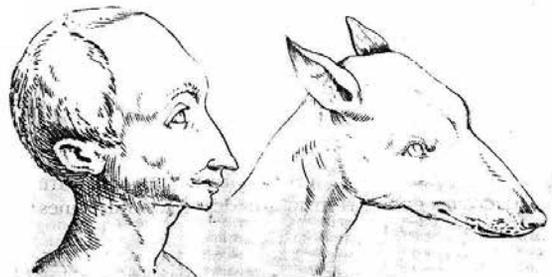


Kuniyoshi

Quand l'homme
fait la bête



La psycho-physiognomie zoomorphique se nomme physiognomonie



LA CARICATURE

Au XIX^e siècle, des caricaturistes comme Grandville n'auront pas grand mal à s'amuser des raccourcis anthropomorphiques, en réorientant l'animalogie vers la satire sociale; et la caricature zoomorphe sera ainsi partie prenante des polémiques et combats du siècle.



J.J. Grandville, satire sociale, 1803-1847, in Cahiers de l'art mineur, 1978



Quand la bête
fait l'homme



J.J. Grandville, les animaux observent les hommes, ça les intrigue

HÉROS ET DRAGONS



Héraclès détruit les oiseaux de Stymphale, Edgar Maxense, 1893, Musée d'Orsay, photo CV

Héros et saints sauvent l'humanité

Héraclès, Thésée, Ulysse, Œdipe... : dans son parcours initiatique, le héros grec se devait d'affronter des monstres aux pouvoirs surprenants; la plupart du temps, ces monstres étaient plus ou moins zoomorphes. Ils symbolisaient en tout cas l'animalité, comme limite de l'humanité et de sa civilisation.

Le Moyen Âge chrétien revisitant le paganisme européen, le « culte des saints » retrouve cet accomplisse-

ment héroïque au travers de la lutte contre les monstres et l'animalité: Blaise et Vaast face aux loups, Simon et Jude face aux tigres, Michel et Georges face aux dragons...

Le psychanalyste Bruno Bettelheim pense que les « contes de fées » et de monstres peuvent aussi servir le parcours initiatique (inconscient) de l'enfant, en l'invitant à triompher des obstacles.



E-R Burroughs et Tarzan, le retour du héros dans le monde sauvage (1912), dessin de Hogarth



Saint Antoine face aux monstres imaginaires, Tempesta, 16e s.



Saint Michel tue le dragon, Cambrai, XIIIe s.

LES ANIMAUX ONT-ILS UNE ÂME ?

Les animaux ont-ils une âme ? Pour les chrétiens, cela a pu signifier : sont-ils concernés par le Pêché originel ? Sont-ils des créatures de Dieu et parfois du Diable ? Les procès du Moyen Âge intentés à des bêtes témoignent de ce questionnement qui, ici, aboutit à un anthropomorphisme extrême. Les paysans ou les ecclésiastiques ont alors bien du mal à imaginer que les animaux ne ressortissent pas du même plan religieux ou moral que les hommes ; et ces procès se poursuivront en Europe jusqu'au XVII^e siècle.

Paradis ou enfer ?



un procès au Moyen Âge

Marie-Anne Dreszer (in revue *Anthropozoologica*, 1989) a précisément décrit l'une de ces procédures pour nuisances subies par des paysans.

Ainsi, par l'intermédiaire d'un procureur, les plaignants adressent une requête auprès de l'officiel diocésain (juge ecclésiastique) en indiquant la nature des dommages et le signalement des nuisibles.

Un sergent, un huissier ou le curé de la paroisse se rend au « domicile des créatures » signalées et leur transmet en personne une « assignation à comparaître ».

À la date indiquée par l'assignation, on ouvre les portes du tribunal et l'on constate « l'absence des accusés ». Après la troisième convocation, ceux-ci seront déclarés *contumax*.

Un curateur et un avocat sont alors dûment désignés afin de représenter « avec zèle et loyauté » les animaux dévastateurs, ainsi qu'un expert chargé d'évaluer les dégâts.

S'ensuit une première audience après la remise du rapport d'expertise. Le procureur fait lecture de la requête des plaignants ; puis c'est au tour de l'avocat de la défense d'intervenir. Il ne manquera pas, par exemple, d'insister sur les contradictions qu'il y aurait « à excommunier des êtres que l'Église n'a pas baptisés, refuser à des créatures divines le droit de profiter de la Nature, punir les instruments même de la Justice Divine, punir ceux qui, dénués de Raison, ne peuvent être jugés responsables de leurs actes », etc. Mais la partie plaignante ne sera pas en reste :

elle insistera en effet sur l'ampleur de la nuisance, la valeur préventive et exemplaire de la condamnation.

On demande alors aux deux parties de trouver un compromis (les plaignants par exemple pourront céder une autre parcelle de terrain aux insectes nuisibles ou aux rongeurs importuns).

Quand, au bout du procès, l'excommunication était prononcée, les monitoires étaient lus trois dimanches consécutifs, affichés un peu partout dans la région du délit et transmis au curé de la paroisse qui, accompagné à son tour de douze autres prêtres ainsi que l'évêque, se rendait sur les lieux dévastés et adjurait les coupables de se retirer, s'ils étaient condamnés à l'exil.

L'ANIMAL-MACHINE

Alors que l'Église avait en général repris les principes hérités d'Aristote qui établissent une hiérarchie des âmes, de l'âme végétative des plantes à l'âme intellectuelle de l'homme en passant par l'âme sensitive des animaux, Descartes propose sa théorie de l'animal machine.

Voulant libérer la recherche scientifique de toute préoccupation métaphysique, Descartes avance une opposition dualiste avec d'un côté l'âme divine et rationnelle et, de l'autre, le corps physique et mécanique. Dans ce système, l'homme étant le seul être à posséder les deux types d'âmes, Descartes tranche pour un animal relevant uniquement du ressort du mécanisme, qu'on nommera « *animal machine* ».

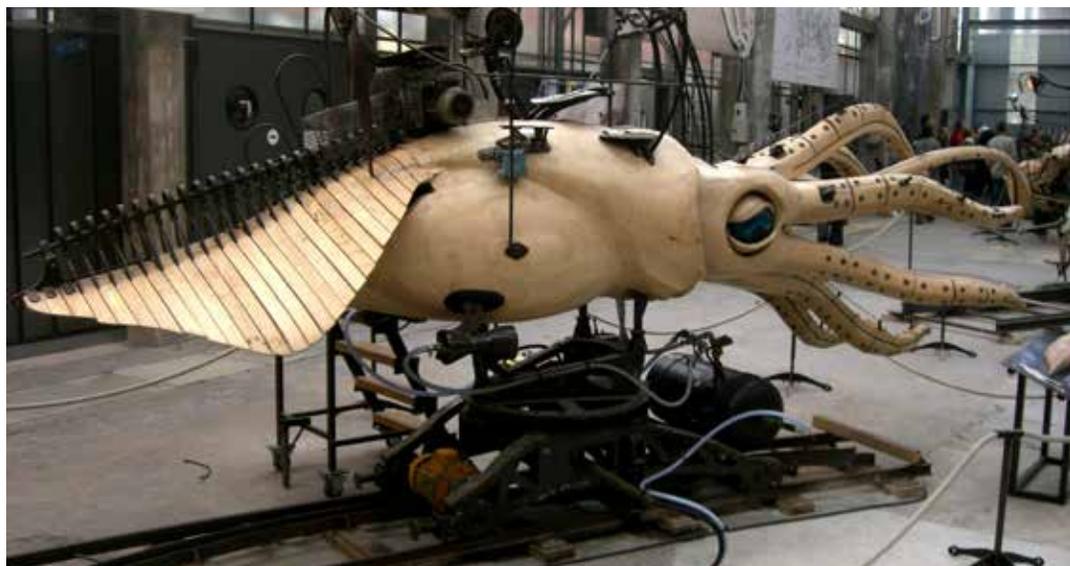


Les machines de l'île de Nantes, photo MN

Un siècle de polémique philosophique

Cette position va donner lieu à un siècle de polémique philosophique. Ainsi, par exemple, Jacques Rohault affirme qu'« *on remonte la machine des bêtes toutes les fois qu'on leur donne à boire et à manger* » (*Entretiens sur la philosophie*, 1671). Au contraire, le père Jean Meslier insiste: « *Dites un peu à des paysans que leurs bestiaux n'ont point de vie et qu'ils*

ne marchent que par ressorts comme des machines! » (*Testament*, 1718?). Quant à Maupertuis, il conclut « *qu'il nous est impossible de prouver directement que les bêtes ont une âme ou de prouver qu'elles n'en ont point, que nous n'en pouvons juger qu'obliquement et par analogie, à peu près comme nous jugeons des habitants des planètes* » (*Lettres*).



LA BIONIQUE

L'homme préhistorique était un fabuleux observateur des animaux. Pour compenser la vélocité du félin, il s'est mis à courir sur ses deux jambes et n'ayant ni griffes ni crocs, il a fabriqué des armes.

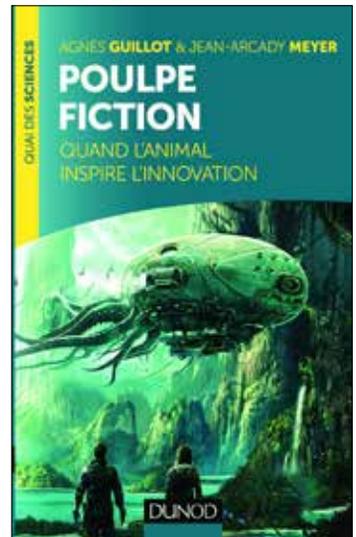
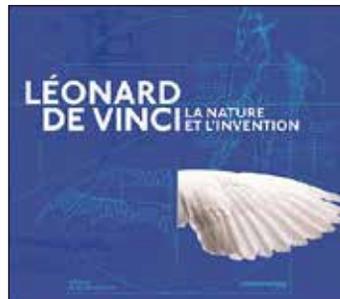
Aujourd'hui, c'est encore aussi ce qui se passe avec la *bionique*, science qui cherche des astuces dans la nature pour imaginer des avancées technologiques. Pour l'*aérodynamisme* ou l'*hydrodynamisme*, ce sont les requins ou les dauphins qui servent de modèles. Le vieux rêve d'Icare, c'est par l'observation des oiseaux et des insectes volants qu'on trouve des solutions plus efficaces et plus économes en énergie. La perception dans les grands fonds ou pour des missions extrêmes, c'est grâce à l'utilisation du sonar du dauphin ou de la chauve-souris qu'on progresse, ou bien par la *thermodétection* du crotale. Quant à la *résistance des matériaux*, on la trouve dans la grande diversité de ce que la nature a inventé sur des millions d'années d'évolution : la nacre de l'ormeau, plus résistante que la meilleure céramique ; la soie d'araignée, plus résistante et plus souple que l'acier ; et le byssus de la moule pour la fabrication d'une superglue efficace en milieu liquide.

Comme le pensait Léonard de Vinci en son temps, la nature (et les animaux) offre de merveilleuses solutions techniques aux hommes ; il suffit pour cela de savoir observer, comprendre les mécanismes, puis s'en inspirer.



Goya, Manière de voler»

Merveilleuses machines



LA GRANDE COLLECTION

L'Histoire des animaux d'Aristote inaugure la classification du monde animal et inspire la zoologie moderne. Les collections d'*histoire naturelle* commencent quant à elles au XVI^e siècle, avec les « cabinets de curiosité » constitués par certains scientifiques mais surtout par la haute aristocratie et les princes qui y trouvaient un moyen d'accroître leur prestige. Le pouvoir révolutionnaire français créa le Muséum d'Histoire Naturelle (1790-1793) afin d'y présenter la nature « pour l'édification du peuple ».

une esthétique de la bête morte

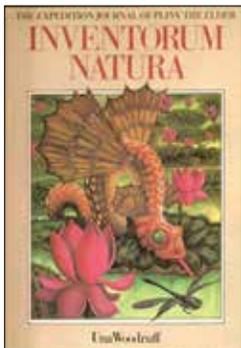
Les pièces exposées dans les collections sont rapportées des quatre coins du monde par des scientifiques, des navigateurs mais également des diplomates et des commerçants. On rapporte des animaux naturalisés dans le formol ou on s'efforce de les expédier vifs. Tous ces animaux sont ensuite apprêtés, regroupés en matières :

rigides (squelettes, carapaces, coquilles, défenses),

souples (animaux empaillés, peaux, plumes)

ou **molles** (invertébrés flottant dans leurs bocaux).

Il s'agit bien d'une *esthétique de la bête morte*, qui évolue suivant les modes et les nouveaux paradigmes scientifiques. Après le transport et la conservation, il faudra pouvoir présenter et classer ces immenses collections exotiques. Les artistes seront mis à contribution, notamment pour les livres.



Avant le muséum, le cabinet de curiosités, MHN, Nantes



Histoire naturelle romaine, musée du Bardo à Tunis



Naturalisme médiéval, photo CL



Faculté de Médecine de Montpellier, les insolites



Le stockage, MHN, Marseille



La belle collection, MHN, Marseille

TRANSFORMISME

Très tôt la question se pose: comment concevoir que tant de merveilles et une telle diversité des êtres vivants aient pu être créées telles quelles dans la nature et une fois pour toutes ?

Alors que **Georges Cuvier** (1769-1832) défend la position *fixiste* selon laquelle tout est déjà là depuis le début, **Jean-Baptiste Lamarck** (1744-1829) élabore une théorie qui introduit le temps comme facteur d'une *transformation* lente des espèces. La

première loi de cette théorie, c'est la capacité des êtres vivants de développer peu à peu un organe en fonction de l'emploi qu'on lui réserve; et, à l'opposé, de détériorer progressivement les facultés d'un organe si ce dernier n'est pas utilisé. La seconde loi serait ensuite la *transmission* à la descendance des caractères acquis.

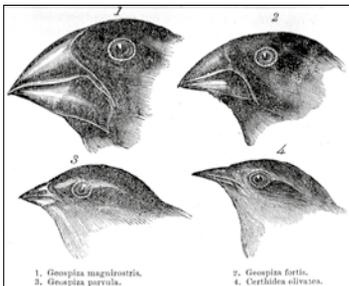
Pour **Charles Darwin**, au contraire, l'*évolution* n'est pas une simple adaptation à la diversité ou au changement de l'environnement mais est

due au départ à des erreurs, des hasards dans l'ensemble des transformations biologiques. Selon lui, la Nature produit des modifications puis c'est la lutte pour la *survie* des mieux adaptés qui fait le tri. Dans cette vision de l'évolution, les espèces végétales et animales sont donc lancées dans le double mouvement du *hasard* et de la *survie*; et pour l'homme c'est pareil. Avec le darwinisme, une chose se dessine : la fin de l'anthropocentrisme.

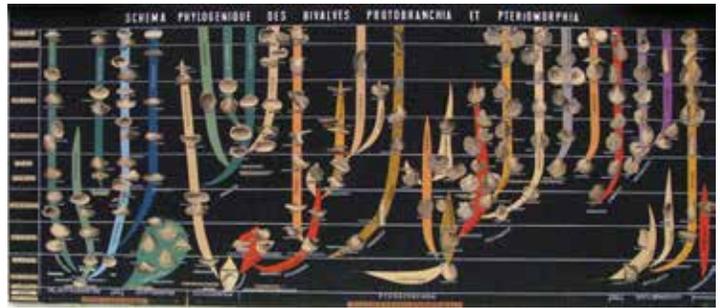
Le darwinisme annonce la fin de l'anthropocentrisme



Pour Lamarck, la girafe allonge son cou pour répondre aux transformations de la savane



Les pinsons découverts par Darwin (1837), la diversité de leur bec indique l'adaptation par voie de sélection naturelle



L'invention de la phylogénèse, MHN, photo CV



La longue marche de l'évolution, MNHN, photo CV

LA 6^E EXTINCTION

Si dans l'histoire de la planète, les paléontologues ont comptabilisé cinq grandes périodes d'*extinctions* sur 500 millions d'années, ils admettent en général que celle que nous vivons actuellement aurait la double particularité d'être resserrée dans le temps (quelques siècles seulement) et qu'elle incombe aux seules activités humaines. L'appauvrissement actuel de la *biodiversité* se caractérise par les multiples pollutions de l'air, de l'eau et des sols, par le changement climatique, la destruction pure et simple de certains milieux et l'exploitation massive des ressources, ainsi que l'élimination volontaire ou involontaire des espèces végétales et animales. Or la nature a besoin de *temps* pour réinventer chaque fois de nouveaux équilibres et permettre aux espèces de s'adapter.

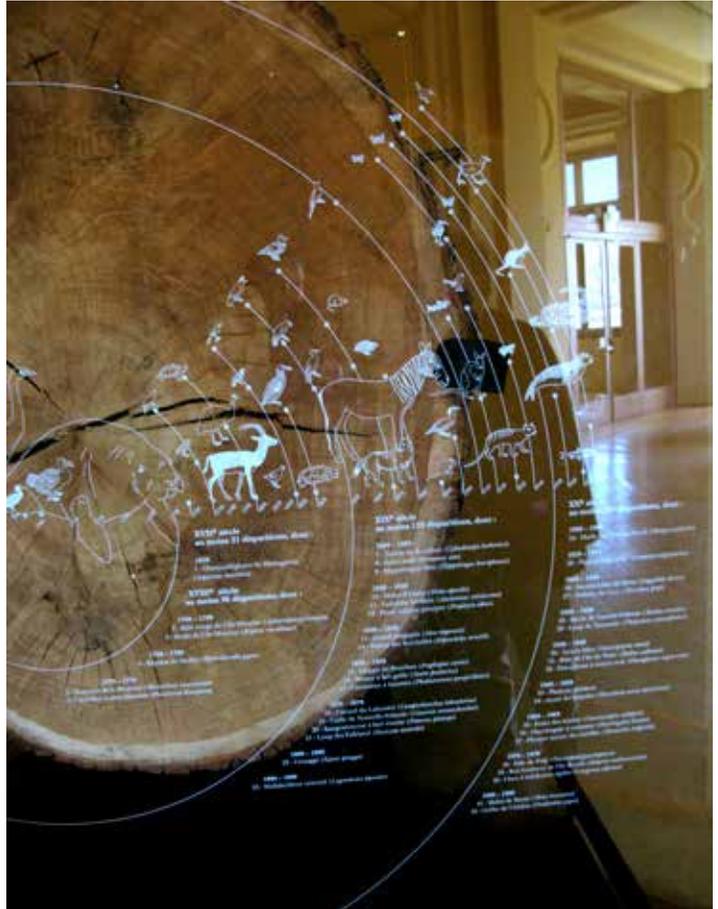
Les chercheurs relèvent au moins trois éléments qui doivent nous alerter :

- la réduction de la superficie des habitats naturels (la destruction des forêts tropicales annonce à elle seule l'extinction proche de la moitié des espèces)

- la constatation chiffrée d'une accélération de ces disparitions (l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature observe en temps réel le fait que les espèces classées « vulnérables » passent de plus en plus vite dans la catégorie « en danger », puis à « critiques » ou « éteintes » ; cf. sa *Liste rouge*)

- on constate aussi malheureusement la disparition d'espèces dont on s'aperçoit (très tard ou trop tard) qu'elles étaient des espèces clés dans leur écosystème (exemple de la loutre de mer sur la côte Pacifique américaine).

Comble de l'irritation chez les naturalistes : au train où vont les choses, des milliers d'espèces (avec les informations biologiques qu'elles recèlent) auront disparu avant même d'avoir pu être étudiées.



Des milliers d'espèces auront disparu avant même d'avoir pu être étudiées



Campagne contre le trafic des animaux sauvages, WWF



Le dodo ou dronte de l'île Maurice, disparu par négligence au XVII^e s. est devenu un symbole, photo CV

LE MONDE PERDU ?

Sérails, ménageries, zoos : les « collections vivantes » ont toujours fait l'objet de soins particuliers et tous les puissants (empereurs, papes...) se sont essayés à l'exercice compliqué de maintenir en vie un groupe d'animaux prestigieux, donc exotiques, donc transportés hors de leur climat et de leur biotope d'origine. Babylone possédait déjà son parc animalier, les Égyptiens avaient leurs ménageries officielles, à Rome les animaux insolites ou féroces étaient exhibés dans des espaces publics en attendant l'heure des jeux et des *carnages*, le fin du fin étant de sacrifier les animaux les plus prestigieux et rares : éléphants et rhinocéros, lions et panthères, ours et singes étaient ainsi jetés dans une boucherie générale, au milieu des gladiateurs, esclaves et martyrs chrétiens. Parmi les animaux rares, Pompée « offrit un rhinocéros unicolore au peuple romain », César fit massacrer sa première girafe et Titus, à lui seul, aurait fait immoler quelque vingt mille animaux.

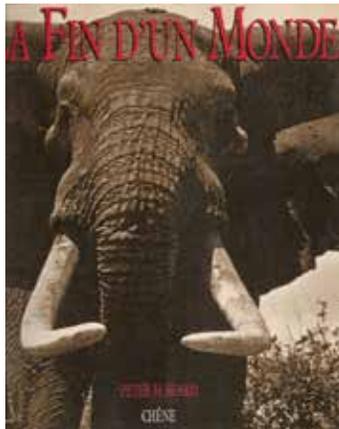
Bien plus tard, les princes entretenirent des ménageries bien plus pacifiques. Après la Révolution française et la création du *Muséum d'histoire naturelle*, les scientifiques revendiquèrent l'utilisation du « matériel zoologique vivant » à des fins d'études anatomiques et physiologiques. Les empires coloniaux consacreront les zoos à leur tour, dont la richesse symbolisait la taille et la diversité des territoires.

Aujourd'hui concurrencés par la photographie et le reportage animaliers, les zoos peinent à attirer un nouveau public et se transforment volontiers en sanctuaires pour espèces menacées, dont certaines pourront éventuellement être réimplantées dans leur milieu d'origine.



Zoo, ultime refuge ? La Boissière du Doré, 1990

Comment les protéger ?



Le monde sauvage sous cloche ? MHN Nantes

L'ÉTHOLOGIE

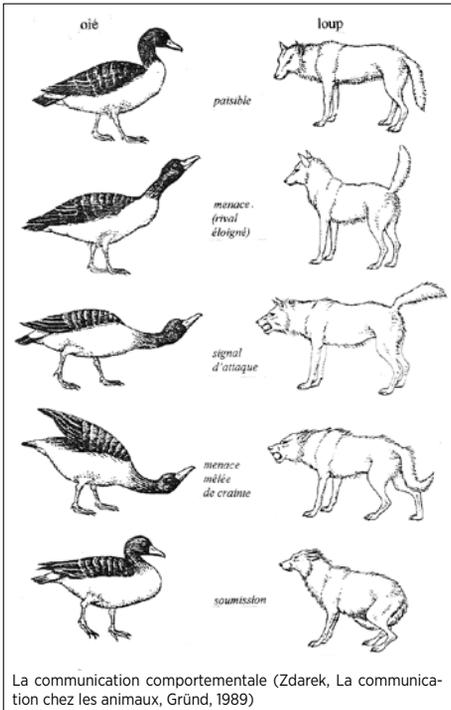
L'éthologie est la science du comportement animal et humain; elle cherche en particulier à décrire et comprendre les gestes des animaux, les modes de perception et d'action. En ce sens, elle peut aider les hommes à prendre du recul vis-à-vis de leur anthropomorphisme.



La communication



La perception



La communication comportementale (Zdarek, La communication chez les animaux, Gründ, 1989)

Comment les animaux perçoivent-ils le monde qui les entoure? Les primates, les oiseaux ou certains poissons perçoivent les couleurs, tout comme nous; la grenouille distingue le rouge et le bleu alors que l'abeille perçoit les bleus, les verts et les ultraviolets, et que les herbivores vivent dans un monde fait de nuances grises. L'attention de certains prédateurs (crocodiles, requins et loups) est déterminée par les mouvements de leur proie. L'œil de la libellule est com-

posé de 30 000 facettes, qui lui permettent d'enregistrer 300 images/seconde, à comparer avec les 24 images de l'œil humain et l'unique image/seconde de l'escargot. Certaines espèces ont développé d'autres modes perceptifs (phéromones des papillons, rayonnement thermique infrarouge des serpents, ultrasons des dauphins et infrasons des éléphants, etc.). On comprend ici que la zoologie classique trouve son point d'accomplissement avec l'éthologie.

LES ANIMAUX, UN MIRAGE ?

L'animal n'existe plus par lui-même mais sa présence imaginaire est partout

Lorsqu'ils les peignaient sur les murs des grottes, les hommes avaient déjà des relations imaginaires avec les animaux. Aujourd'hui, dès la petite enfance, nous sommes pris dans un univers zoologique fait de peluches et de jouets, de livres, de comptines et de dessins animés. Mais entre les animaux et nous, la situation réelle s'est globalement transformée, et même plutôt inversée.

Jadis, ils occupaient la presque totalité des niches écologiques que la nature leur offrait, et les hommes occupaient les leurs, dans une coexistence plus ou moins pacifique. Actuellement, ces niches écologiques naturelles se sont réduites comme peaux de chagrin, à l'instar des forêts primaires et des océans. Le maillage urbain et péri-urbain, le système routier, les territoires consacrés à l'agriculture et l'élevage sont à peu près arrivés aux « limites ». Des espèces sauvages sont en principe protégées, mais le trafic de l'ivoire maintient le braconnage des pachydermes à un niveau très élevé; les insectes, batraciens et reptiles sont victimes des épandages chimiques de l'agriculture. Quant à l'élevage, il est intensif et favorise des sélections de races de plus en plus réduites, productives certes mais fragilisées face aux nouvelles épizooties (vache folle, grippe aviaire...).

Dans ces moments de crises épidémiques (qui risquent de s'accroître avec le temps) des millions d'animaux vivants sont rayés de la carte dans des conditions effroyables. Pourtant, depuis un siècle, on cherche à prendre en considération les conditions de vie réelles des animaux, par une meilleure compréhension de leur bien-être et de leurs souffrances; mais ce qui vaut (de façon parfois excessive) pour nos



Musée du jouet, Colmar

animaux familiers, peine à pénétrer dans l'espace de l'élevage intensif ou dans l'abattage industriel. Dans nos relations aux animaux, une nouvelle page semble s'ouvrir, qu'on souhaiterait moins brutale, plus sensible aux existences réelles de nos « frères inférieurs ».

Derrière ces animaux qui traversent comme des mirages le champ de notre perception du monde, se jouent dorénavant deux éléments essentiels pour notre propre survie :

- le développement au plan moral d'un humanisme plus large, se pré-occupant de l'ensemble du monde vivant;
- la protection concertée et scientifique au plan mondial, de ce qui reste à étudier des équilibres écologiques.

Sinon, les animaux imaginaires de notre enfance, les soins que nous apportons à nos animaux domestiques, ne nous seront plus que des écrans de fumée face à une réalité qui s'appauvrit; n'oublions pas que, sortis des grottes et de leurs premiers *bestiaires*, les hommes préhistoriques étaient concrètement au contact d'un univers zoologique riche, proliférant, et qui n'avait rien de virtuel.

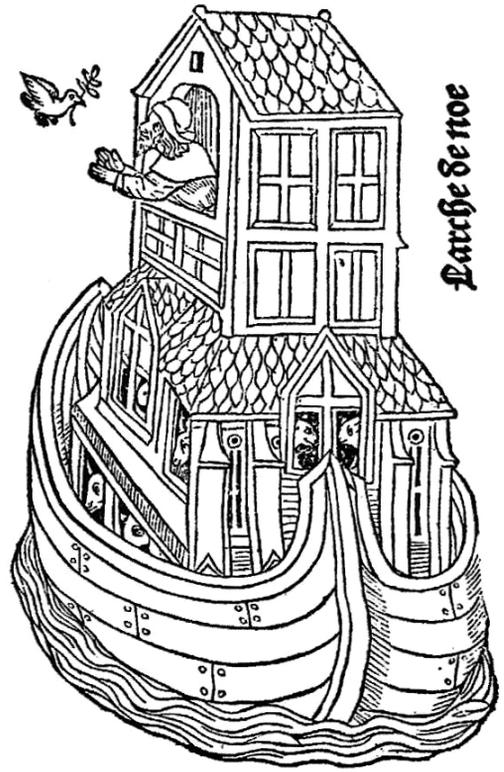
L'arche de Noé aujourd'hui

Si nous devons dessiner l'arche de Noé aujourd'hui, nous verrions que, loin des rêves bibliques, notre arche actuelle serait une nef à trois niveaux :

Au pont supérieur, **en 1^{re} classe**, et à côté des humains flânent les *commensaux* : chats et chiens d'intérieur, de race ou non, câlinés, choyés pour services rendus aux manques affectifs ;

au dessous, **au pont 2^e classe**, circulent les zoologues et documentaristes au milieu du monde *sauvage* ou ce qu'il en reste, inspirant l'intérêt exotique du grand public et parfois la compassion ;

enfin, **dans la soute obscure**, le niveau que personne ne souhaite visiter, celui de l'*alimentaire*, avec ses millions de bestiaux et volailles entassés, promis à la boucherie.



UN NOUVEL HUMANISME ?



Dès le XVIII^e s. la philosophie sensualiste conteste la définition mécanique des bêtes : « *Ce ne sont pas de purs automates, elles sentent* » (Étienne de Condillac) ; et la philosophie utilitariste anglo-saxonne emboîte le pas : « *la question n'était pas les animaux peuvent-ils raisonner ? Peuvent-ils parler ? Mais peuvent-ils souffrir ?* » (Jeremy Bentham). Le siècle suivant voit la naissance de la première Société Protectrice des Animaux. Depuis, le mouvement de défense des animaux s'est amplifié, avec diverses ramifications ; au XVIII^e s., on évoquait la libération des esclaves ; au XX^e on s'appuie sur les luttes contre le racisme et le sexisme pour combattre le « spécisme » (Peter Singer).

Au-delà de l'*antisécisme*, les défenseurs de la cause animale essaient d'imaginer un « *humanisme général et écologique* », dans lequel la grande diversité zoologique aurait sa place.